

ALORS,
J'IRAI
CREUSER
LA
AUTOUR



Il avait toujours creusé, d'aussi loin qu'il s'en souvienne en tout cas. Fils unique de fossoyeur et orphelin de sa mère, il avait appris le métier dès son enfance. Son père l'avait éduqué sur le bord de la fosse, il creusait avec une petite pelle en plastique bleu.

Et puis ça avait été ça leur lien : la cadence, le geste, l'angle. Causait pas beaucoup son vieux, il parlait bref, il grognait pour indiquer qu'il fallait creuser plus profondément, il soupirait quand les parois étaient fragiles, il toussait quand la fosse était trop profonde. Un jour, un seul, il avait ri. Ce jour-là son trou était parfait, il faisait au millimètre près sa taille, les bords étaient fermes, les traces de l'outil, invisibles. Ce jour-là, son père avait ri, et puis enfin il avait pleuré.

À l'âge de l'indépendance, il avait choisi de changer de secteur professionnel. Il avait délaissé l'entreprise familiale sous le regard désapprobateur de son père pour se tourner vers de petits jobs de laboureur, de pelletier, d'excavateur, de foreur, de psychologue, d'archéologue, d'ouvrier en charge du marteau-piqueur, de poinçonneur, d'endetté, de jardinier. Il avait finalement trouvé sa voie dans la mine.

Il creusait avec économie et finesse. Il était capable de sentir les failles, de repérer les irrégularités. Il lui arrivait même de se laisser surprendre par le noir, sa lampe, éteinte, il demeurait imperturbable et continuait son labeur puis remontait sans trébucher tant ses pieds connaissaient le chemin.

Au sortir de la mine, il levait ses yeux couverts d'une fine pellicule blanche vers un ciel d'une nuit jaune ciselée par des traits lumineux provenant de toutes parts.

Après une profonde inspiration, il tournait le visage loin de ce ciel de métal pour replonger sous terre. Là, au fond de la nuit.

Le monde est un parking

C'était indistinctement une zone commerciale, un terrain pavillonnaire, un parking de supermarché : de l'asphalte et de la fausse terre, avec de fausses herbes ici et là, dans le milieu de nulle part ; des herbes non pas vertes comme celles que l'on trouve d'ordinaire, mais devenues noires par l'absorption des particules fines des automobiles qui y tournaient, dans une chorégraphie gravitationnelle irrésolvable, allant d'un stop à l'autre, ralentissant aux abords des dos d'âne, pilant devant les passages piétons, viciant l'air déjà opaque d'un long crachats visqueux.

C'était un de ces faubourgs, une de ces zones d'activités où les personnes n'étaient pas : elles passaient seulement, elles passaient sur l'asphalte, dans le regret de ce temps passé, à passer alors qu'elles se rêvaient dans un ailleurs, et déployaient pour cela un désir de vitesse contenu par le panneau en ferraille de la zone 30.

Quitter à 10 h 52 le mégamarché de breloques sportives en 100 % polyester qui, promotions obligent, m'avait transformé en champion planétaire du nouveau sport à la mode ; pour rejoindre avant 11 h 02 le paradis des bonnes affaires ; mais, sur la route, l'ouverture d'un nouveau magasin de cette inévitable tôle grise, sous les hourras des élus municipaux écharpés des trois couleurs, proposant un déstockage imbat-table

de ristournes en tout genre ; puis, pris d'une soudaine inspiration, accélérer jusqu'à la bretelle de la quatre-voies qui menait, je vous le donne en mille, à une autre de ces zones d'asphaltes et de tôles, de ronds-points et de faux buissons, à une autre de ces zones où les gens passent sans lever les yeux vers ce sourire blanc hôpital de l'énorme panneau publicitaire.

Et j'en étais à la frénésie renouvelée d'entrer sur ce nouveau parking qui me promettait déjà mille bonnes affaires lorsque, à ce nouveau rond-point, de ce nouveau parking je l'aperçut : elle se tenait là parmi les détritiques, seule et hésitante, tenant dans ses mains une carte du ciel et deux allumettes, les pieds dans ce bas-côté où se côtoyaient les coloris grinçants de l'aluminium des canettes de sodas vides, quelques préservatifs dépliés et jaunis et les paquets de cigarettes jetés par la portière parmi un brouillard d'épines de pins méditerranéens.

Hypothèse

Mais alors comment est-ce possible que personne ne s'en soit rendu compte ?

Leila tournait sur elle-même la main sous le menton, les sourcils froncés, les coudes enchevêtrés.

— Pourtant quelqu'un aurait dû les voir entrer là-dedans, c'était obligé ! Cette personne se serait inquiétée. Elle en aurait parlé à ses voisines, qui elle-mêmes en auraient parlé à leurs amis venus dîner dimanche après le match de football de Denis et Louis. Certes ce n'aurait pas été un grand match, ça non ! Ça aurait été un match désordonné où tous les gamins se précipitent sur le ballon sans aucune stratégie, placement, ni discipline. Ils auraient tiré tout droit des pointus, n'auraient pas pu enchaîner plus de deux passes et le goal aurait eu l'agilité d'une passoire.

Certes, des tribunes on n'aurait rien vu d'intéressant (si tant est qu'il y ait eu quoi que ce soit d'intéressant à voir), mais des tribunes on aurait crié pour supporter les enfants. Des pères se seraient échappés. Non pas pour les jeux, mais pour marquer leur territoire et puis il faut bien tromper l'ennui.

Ils auraient pu être cascadeurs, chevaliers, aventuriers, ou astronautes, gravir des montagnes, tracter des dragons, découvrir des temples maudits, conduire à contresens sur l'autoroute ou encore faire la grasse matinée chez eux. Pourtant, ils étaient là dimanche matin à regarder leurs fils mal jouer au foot et à se crier dessus pour se sentir vivre quand même un peu ! Ils ne se doutaient pas qu'ils avaient raté l'événement. Ils ne s'étaient pas levés après une grasse matinée bien méritée à 10 h 12, ils n'avaient pas, les yeux encore ensorcelés par les songes nocturnes, peiné à regarder par la fenêtre. Éblouis par la lumière rasante, ils n'avaient pas pu à petit discerné la scène improbable qui se déroulait sous leurs yeux, ils n'avaient pas ouvert la bouche de stupeur, n'avaient pas crié : « Chérie arrête tout vient voir ! »

Ils n'avaient pas parlé de ça toute la matinée, ils n'avaient pas raconté la chose avec animation aux Robert à midi en ponctuant le récit avec « je te jure, de mes yeux vus ! ». Les Roberts eux n'avaient pas dit « quand même ! dans quel monde vit-on ? » et ils ne l'avaient pas répété avec emphase aux Arnaud le soir même.

L'histoire n'avait pas contaminé toute la commune à la sortie de l'école. Elle n'avait pas infusé dans

les entreprises pour toucher tout le département le lendemain. Elle n'avait donc pas fini à la une du JT national deux jours plus tard.

Non, personne ne s'en était rendu compte, personne ne les avait vu entrer, et désormais, Leila savait pourquoi, c'était à cause du match de football du dimanche matin.

La carte

Elle appartenait à une de ces encyclopédies où l'on pouvait lire une version condensée de toute la connaissance du monde. Arrachée par une jeune fille à la hâte pour aller observer les étoiles avec son papi, elle avait été laissée sur l'étagère près du bureau du grand-père. Ce dernier l'avait ensuite accroché sur le mur adjacent. Le vieil homme avait organisé son bureau comme sa chambre d'enfant. La carte du ciel l'avait bercé tout au long de ses derniers jours. Au moment du déménagement, lors de la revente du domicile, le jeune Henry l'avait glissé dans son *Kway* avant de partir crapahuter avec sa cousine.

Le fantôme

Aujourd'hui, tout le monde possède la carte, mais celle-ci ne veut plus rien dire.

Une carte issue de tradition manuscrite, dupliquée à l'ère de la reproductibilité au point que le signal s'affaiblisse, et presque disparaisse. Non, on ne pouvait pas dire qu'elle avait trouvé une carte, simplement son fantôme.

Tout aurait été bien simple si on avait pu simplement lever les yeux pour en dessiner une autre. Mais pour qu'il y ait des fantômes, il faut des défunts et des malédictions. Sa génération avait hérité d'un ciel vidé de ces oiseaux et de ses astres.

Pas vraiment, personne n'avait éteint les étoiles, simplement nous étions aveuglés. Plein phare, en plein visage !

Où était le ciel du papi ? Les constellations infinies qui avaient meublé sa chambre ? Même avec l'ancienne carte, on ne pouvait les retrouver. Elles étaient toujours là, certainement, mais on les avait perdues. Plisser les paupières, partir à la campagne, on avait tout essayé. Mais rien à faire, c'est comme s'il fallait désormais redessiner le monde à une autre image. La nostalgie était franchement intolérable et tout un groupe de gens, éclaté aux quatre coins du monde, ne put s'y résoudre. Des sociétés se formèrent pour réinterpréter la carte, en proposer une contemporaine qui permettrait de retrouver ce qu'on avait perdu.

Ainsi, des petites mains s'étaient affairées à recréer des cartes.

Tant qu'il y aura des mains, il y aura des cartes.
Le ciel, lui, attendra.

Un ailleurs où ses rêves pourraient trouver refuge.

Cela faisait déjà quelques jours qu'elle marchait. Elle ne s'était pas arrêtée. On lui avait dit qu'ils avaient été enterrés dans le sel, là-haut sur le dernier plateau. Un trou gigantesque avait rempli son cœur. Elle ne l'avait jamais revu. Elle se souvenait de chaque mot qu'il lui avait dit. Orion, Pégase, la Petite et la Grande Ourse.

Ses paroles l'avaient rempli d'espoir. D'espoir que là-haut, il existait un ailleurs où tout restait possible. Un ailleurs où ses rêves pourraient trouver refuge.

Le langage est une trahison du réel

« J'irai creuser là autour,
Je ne sais pas ce que j'y trouverai.
C'est exactement ce que je cherche. »

La note griffonnée d'une écriture maladroite sache-
vait ainsi. Elle semblait avoir appartenu à un carnet dont
elle avait été arrachée pour une raison qui lui était tota-
lement inconnue. La coupure était assez nette, on avait
pris soin de la laisser lisible, comme pour marquer
le chemin. Elle fourra le papier avec les autres et commença
à gravir l'escalier poussiéreux qui montait sous les toits.
C'était une vieille maison en bois, de celles qui craquent
à chaque pas.

Ses yeux mirent quelques instants à s'habituer aux
ténèbres. C'est alors qu'elle distingua la forme de la chose
pour la première fois.

Ce n'était certes qu'une copie, mais la copie elle-même
avait déjà cet air étrange, insaisissable.

Il avait copié la chose, mais aussi son contexte si bien
que le grenier était couvert d'un épais tapis de sel.

Une autre note était posée là :

« J'ai creusé, et pourtant la forme reste évasive. Quelque
chose de magique pourtant est arrivé, ma copie l'évoque
faiblement. Je sens son aura. »

Une chose aussi grandiose que les étoiles.

Alors voilà, elle les avait enfin dans les mains. La carte
du ciel, les deux allumettes au soufre décapé. Une carte
du ciel et deux allumettes, ce n'est vraiment pas beaucoup
pour parler d'une chose aussi grandiose que les étoiles.

Et elle se dit alors, en se laissant retomber
sur l'une des parois du boyau, que même avec tous
les verbes, conjonctions et adjectifs de toutes les langues
qui ont existé, existent et existeront, ce ne serait jamais
assez pour parler d'une chose aussi monumentale
que les étoiles. Que pouvait donc lui transmettre le vieux
en quelques gribouillis et symboles accompagnés de deux
brindilles de bois ?

Elle les avait tournés dans tous les sens, à la recherche
d'un secret : Une doublure du ciel, des allumettes exten-
sibles, de l'encre invisible, un code mathématique ;
rien n'avait abouti. Elle essaya alors de faire jouer
les sections de bois sur la carte, tel un compas dont les bouts
rouges seraient les repères en s'alignant avec les planètes.
Chose extraordinaire, elle ne put réprimer un frisson
d'excitation. Les allumettes dessinaient alors de nouvelles
constellations, de nouvelles structures.

Elle commençait à s'agiter, à s'exciter, à faire des gestes
plus grands qu'elle. Sa pire peur maintenant : briser
les allumettes, ou les frotter trop fort et que tout brûle.
Elle rabattait la carte au sol, la retournait. D'un coup,
tout fonctionnait, tout était éclairé. Elle n'avait rien
pour noter, mémoriser de tête, inventer de nouveaux mots.
Ces mots jusqu'ici n'avaient jamais existé, il fallait
les nommer.
Mais quel nom donne-t-on à une nouvelle constellation ?

Elle se souvenait que les planètes prenaient autrefois
le nom des Dieux. Un rapide dézoom sur la situation la fit
soudainement éclater de rire. C'était grotesque. Elle était
là, au fond d'une grotte où l'humidité s'était imposée
en maître il y a sûrement plusieurs siècles.

La carte du ciel était sur le point de cramer, son panta-
lon s'était déchiré une heure auparavant et il fallait mainte-
nant nommer une divinité. Quel enfer !

La réponse est à tracer. Elle se découvrirait par un langage
nouveau : c'était à elle désormais de s'emparer de deux
allumettes et d'un morceau de charbon, et à elle encore
de s'exprimer à nouveau à produire du sens, à chercher
encore comment agencer ces mots de rien, sans perdre
espoir, et tisser une carte, un dieu-langage.

Le Dieu prendrait la forme de ce qui se trouverait sous
ses mains : un débris d'une pioche de mineur, un bout
de ferraille quelconque, et trois gravillons.

Naviguer à vue dans l'immensité.

J'irai creuser là autour.

J'irai creuser là autour.

J'irai creuser là autour.

Il répétait frénétiquement cette phrase. Dans sa poche
arrière, une carte du ciel et deux allumettes. Comme pour
naviguer à vue dans l'immensité.

Alors j'irai creuser là autour

« Alors j'irai creuser là autour », s'exclama-t-elle, les joues
enflammées, les genoux couverts de sel.

Elle resta là un moment devant son trou puis frénétiquement
elle plongea ses mains dans la couche craquante de sel.
Ses doigts s'écroulaient à sa rencontre. Imperturbable,
elle continuait à plonger ses doigts dans la surface blanche.
Elle saignait et le liquide carmin teintait désormais le creux.
Ses efforts n'étaient cependant pas vains et une mince
tranchée circulaire se dessinait désormais tout autour
de la chose.

Le crédo

« Le monde est grand, et il n'y en a qu'un : le nôtre. »

C'est la devise du Père de toutes les raisons, celle sous
laquelle nous sommes nés, celle pour laquelle je travaille.
Ce monde, qu'importe ce qu'il est devenu ni d'où il vient.
Ce monde est le nôtre. Notre responsabilité, notre devoir,
notre salut. Et il en revient au comité du Savoir d'en garder
son état, sa santé : les étoiles sont les antithèses de nos
socles de connaissances.

Les étoiles, mais les sous-sols aussi et, moi, Clovis, pour
le bien de notre société, de notre communauté, de notre
monde, il me faut garder les esprits loin de ces velléités.

Le bourdon

Elle se sentait bien dans cet espace. Cela faisait
des jours qu'elle n'avait pas eu un moment d'attente.
Un moment suspendu. Elle se mit à penser à sa mère.
Elle aurait adoré cette salle. Elle se souvenait de la regarder

prendre soin de ses plantes pendant des heures. Elle l'observait paisiblement depuis le grand canapé vert familial. Un vieux canapé qui s'affaissait en tout point. Sa mère, elle, se tenait juste en face, sur le petit balcon dont elle était si fière.

Elle lui répétait sans cesse qu'il fallait prendre soin de chaque plante comme on prend soin de son semblable. L'amour c'est pour les proches, mais c'est aussi pour les plantes. Si tu ne peux pas prodiguer de l'amour à une plante, comment veux-tu aimer un humain ? En y repensant, une larme se mit à perler sur le coin de son œil.

La petite pièce qui leur servait de logis avait beau être miteuse, une odeur toute particulière s'en dégagait. Tout à coup, cette odeur l'envahissait, prenait tout son corps. Elle se sentait comme bercée, ballotée par ce souvenir olfactif qui la réconfortait et la remplissait de tristesse en même temps. Cette odeur ? C'est l'odeur de l'amour ? songea-t-elle.

Elle était allongée au beau milieu de cette grande serre aux vitres cassées. Un bourdon entra et vint se poser sur une fleur à sa hauteur, elle venait la pétrir avec ses petites pattes maladroites.

Après que sa mère fut appelée, les fleurs avaient fané, puis séché. Un bouquet était resté comme fossilisé au beau milieu de la table. À côté de celui-ci, un petit mot s'était recouvert de poussière.

« Les têtes de limaces m'ont convoquée, je reviens demain, pense à mettre un peu d'eau dans les hortensias, je t'aime, Maman »

Elle était dans cette grande serre vétuste allongée dans la terre. Le bourdon s'envola pour continuer sa valse et laissa la fleur seule au milieu d'une petite butte. C'était un hortensia.

Elle eut un rire en repensant à la déférence toute particulière que sa mère avait toujours eue vis-à-vis du pouvoir, elle avait eu le don de les nommer, elle n'avait pas pu leur échapper.

Une dernière larme se détacha de son œil et vint nourrir la terre à côté d'elle.

Comme si.

J'ai longtemps cherché l'amour : comme si.

Comme si cela suffirait à tout résoudre.

Comme si ma seule souffrance après tout, c'était d'être seul, c'était d'être moi.

Comme si, incomplet, j'attendais un alter ego pour devenir une cellule valide, indivisible. Comme s'il me manquait toujours quelque chose après tout ou plutôt non, avant tout.

Et puis, j'ai appris qu'on pouvait se sentir seul à deux, ou encore plus étonnant : résolu avec soi. La violence de ma friction avec le monde m'a semblé inévitable. Alors j'ai voulu laisser la violence là-haut.

J'ai laissé le bruit, les éclats, les défaites, pour emmener seulement un bruissement dans le calme, l'écho de mes pas dans les profondeurs.

Comme si...

Comme si cela suffirait à tout résoudre.

Comme si j'allais oublier la soif du plaisir, la carcasse des étoiles et les rêves de mes amis.

Pourtant, je devais feindre et je ne pouvais pas revenir en arrière, ce n'était peut-être pas prévu, mais voilà : j'avais fait une découverte.

Pour découvrir, je crois, il faut marcher, puis marcher encore, aller plus loin que ce que l'on connaît, oui vraiment plus loin et là marcher encore. Alors c'est ce que j'ai fait, et puis je l'ai fait encore, comme si...

J'ai pris tout ce que j'avais déjà, je l'ai mis dans ma besace, et j'ai tout présenté aux autres, à celles et ceux que j'ai croisés sur le chemin qui me conduisait là-bas. Histoire de savoir ce qu'elles en pensaient, elles, de la solitude, de l'amour et de tout ce vacarme. C'était chaque fois une constellation d'idées, et de mots pour dire. J'aimais bien, car à chaque fois je partais avec des choses différentes, des poids en plus dans ma besace.

Puis avec les rencontres la besace s'est alourdie et quand elle l'a été suffisamment, ça y est, j'ai enfin pu descendre tout en bas. Je me suis enfoncée d'abord très vite puis de plus en plus faiblement. Ça a été un long voyage, enfin, je crois, car je ne suis pas sûre que le temps défilait encore, pas certain que le rêve ait laissé la place à la réalité, pas certaine, pas vraiment certaine, comme si, comme si...

À un moment, si tant est que le temps fût encore une notion envisageable, mais sans le temps comment le dire ? Peut-être que je pourrai vous parler de quelque part, mais là encore je n'en suis pas sûr. Je vous dirais autre-temps, autre part. Je me retrouverais face à la chose. Je me demanderai si je suis une idiote, si c'était pourtant si évident ?

La scène s'éclairerait d'une couleur nouvelle que je n'aurais encore jamais vue, ou tout du moins jamais perçue. Mon corps, lui, pourrait se déposer là, dans le creux formé par son ombre.

Se déposer comme une étoile dans le vide de l'espace. Ce qu'il y a de merveilleux avec les étoiles, ce n'est pas seulement qu'elles brillent, mais qu'elles émettent par-delà les espaces infinis, intersidéraux, les astres et les vides : des liens que l'on nomme lumière.

Rentrer mon corps dans son ombre, y déposer ma faible lumière, ce serait sans aucun doute le moyen le plus simple de résonner avec l'univers.

Elle me permettrait cela et malgré les craintes, je voudrais me vider dans cet au-delà de soi, ouvrir ma besace à tous les vents de l'espace. Non pas perdre, mais me perdre, me noyer pour surgir, comme si...

Ce furent ses yeux qui me ramenèrent à moi. La chose était là, peut-être depuis toujours, peut-être depuis un instant. Le temps fonctionnait comme il l'avait toujours fait sans interruption, linéaire.

C'est paradoxalement au moment où j'avais abandonné toute velléité de découverte qu'elle était advenue.

La chose me regardait avec ses yeux doux, ses yeux empreints d'une tristesse ancienne, polie et lissée par les ans. Mais elle tenait bon comme les pierres de fondations de ces monuments antiques dont les ruines peuplent toujours nos villes et nos imaginaires. Comme si... non pas comme ci, non, vraiment, c'était ça, tout simplement, elle tenait bon.

Action

Tu veux crever ? Non ? Alors, lève-toi et avance. Avance je te dis !

J'avais le goût du sang dans la bouche, les muscles en peine, mon cerveau était paralysé. Tout se passait trop vite, j'étais encore en train d'essayer de comprendre

comment ça arrivait, mais les formes, les sons, les couleurs étaient flous.

Toute tentative de former une suite d'images, une phrase muette pour expliquer ce qui se passait, était vaine.

Je restais juste là immobile sidéré, j'avais et marchais par automatisme sous les impulsions de sa voix. Sans bien m'en rendre compte je m'arrêtais et puis lui, il me hurlait d'avancer bon sang ! Il me tirait, m'encourageait, m'exhortait. S'il avait pu me porter, il l'aurait fait. Mais bon ce n'est pas facile de porter quelqu'un de deux fois plus lourd et surtout quand on a qu'un bras.

Allez, mais avance ! Aller, mais reprends-toi, mais RE-PRENDS-toi ! C'est trop important, il faut te reprendre, tu te rends compte de ce qui dépend de toi ? Tu ne peux pas renoncer, pas maintenant, pas après tout ce qu'on a sacrifié pour toi, reprends-toi, mais REPRENDS-TOI !!

Il croyait quoi ? Que j'allais changer le monde ? Que j'allais appuyer sur un bouton que tout allait recommencer et que ça allait changer quelque chose ? Car peut-être après tout que tout serait toujours pareil, que le cours de l'Histoire était inexorable.

Et puis merde à la fin qu'est-ce que j'y peux-moi si je suis incapable de bouger ? Qu'est-ce que j'y peux si les larmes coulent le long de mes joues, qu'est-ce que j'y peux si j'ai plus de peur que d'espoir, plus de peine que de courage, si j'ai le goût du sang dans ma bouche et que mes pieds ne répondent plus ?

Et puis il y a eu le déclic, pas le mien, celui du mécanisme. Il a résonné dans les cavernes pendant un temps, ensuite il y a eu un silence et puis le grondement est arrivé.

Alors là tout à re-défilé très vite, alors là, j'ai compris, alors là, c'est moi qui l'ai attrapé par son bras unique, j'ai détalé comme une chèvre dans les rochers. J'ai passé la porte sans même m'en rendre compte, j'étais habité par une force innommable et plus aucun obstacle n'osait barrer mon chemin, j'avais ma deuxième main serrée sur la carte, j'allais le faire, oui c'est ça, j'allais le faire.

Peut-être que ça n'allait pas tout changer et peut-être que si, peut-être que de toute façon faire quelque chose était déjà tout changer. Ne rien faire, ça aurait été aussi tout changer, je l'entends, mais tout changer en rien. Non franchement ça ne serait pas très sérieux et là, j'étais sérieuse, j'allais le faire et tout allait changer là autour.

Celles et ceux qui pourraient les comprendre I

Ses deux mains sont maintenant blanches. Blanchies, écrasées par la lumière du soleil qui, combinée au sel, lui brûle la peau. Aveuglée, elle se concentre, pour diriger ses gestes, sur le fil turquoise qui parcourt les manches de sa tunique. La couture est maladroite et se défait un peu, emportant avec elle les poignets, les plongeant dans le sol. Elle creuse avec vigueur, effort. Et à chaque mouvement des mains jetées dans le sel, le geste varie légèrement. Il n'est jamais tout à fait identique. Et elle se réfugie dans cette constante nouveauté, comme si cela rendait la répétition possible, sans fatigue. Car creuser, creuser là, autour, simplement, lui donnait un sens, la rapprochait de ce vieil homme derrière lequel elle courrait et qu'elle rencontrait enfin par la reproduction de ses gestes : perforer et partout, mais avec une économie que l'on pourrait nommer soin, et c'était ses jambes et ses bras désormais, ainsi que la rotation de ses coudes, genoux, épaules,

poignets, bassin, qui traçaient dans les airs une carte fugace, mais bien réelle, celle qu'elle avait longtemps désiré tenir dans ses mains et que désormais elle chantait avec son corps.

Progressivement, la chorégraphie s'épaississait de sens et les gestes s'aggloméraient. Bientôt ce n'était plus son corps à elle qui creusait, mais le sien à lui, celui qu'elle avait imité, et puis celui de celui qu'il avait imité avait imité, et ainsi de suite. C'étaient leurs corps qui bougeaient ou plutôt c'était leur corps : celui qu'ils formaient ensemble dans la superposition de lamelles du temps, dans toutes ces mains qui les unes avec les autres plongeaient dans le sel, pour creuser là autour, mais surtout, surtout, communiquer avec celles et ceux qui pourraient les comprendre, qui pourraient leur répondre.

Elle était recroquevillée juste à la surface de cette grande étendue de sel. Le soleil la foudroyait. Malgré la tâche immense qui lui incombait, elle était remplie de feu, la rendant imperméable à toute faiblesse. Elle savait exactement ce qu'elle faisait.

Celles et ceux qui pourraient les comprendre II

Car creuser, creuser là, autour, simplement, lui offrait de la satisfaction, la rapprochait de ce vieil homme dont elle avait tant pisté la trace et qu'elle rencontrait enfin par la reproduction de ses gestes.

Ses jambes devenaient ses jambes et ses bras, ses bras. Il en était de même pour ses coudes, ses genoux, ses épaules, ses poignets et son bassin en rotation qui traçaient dans les airs une carte fugace, mais bien réelle. C'était celle qu'elle avait longtemps désiré tenir dans ses mains et que désormais elle chantait avec son corps.

À son corps qui creusait se superposait bientôt un autre, celui du vieux, dont elle copiait les mots, dont elle copiait les gestes. Puis se superposèrent les corps de toutes celles, tous ceux qui avaient recherché le ciel, tous-tes s'étaient échinés à creuser là autour. Ce n'était bientôt plus ni son corps ni leurs corps, mais une seule volonté se déployant à travers les lamelles du temps. Creuser dans le sel, là, autour de la chose mais plus encore communiquer avec celles et ceux qui pourraient les comprendre, qui pourraient leur répondre.

Alors — Elle suit tous ses faits et gestes. Creuse dans les empreintes du vieux. Sans comprendre.

L'Enquête

Voilà trois jours que je suis sur leur piste. Ils se cachent et, en même temps, ils œuvrent sous la lumière des étoiles interdites. J'ai trouvé leur tanière hier, mais ils étaient déjà tous partis. Marie ? Non... elle porte un autre nom, je ne sais plus lequel. Le Père de toutes les raisons seul sait où ils peuvent être maintenant. Et pourtant... cette carte. Cette carte montre une chose qui n'existe pas. Des étoiles ? Il n'y en a pas, elles ne sont que mythes et légendes : les étoiles n'existent pas. Le monde ne connaît que le Soleil ; la Lune elle-même n'est que son ombre illusoire. Que le Soleil. Que le Soleil. Rien d'autre. Non... il n'y en a pas d'autres. Ou alors, il y en a déjà eu avant, peut-être ? Non.

Le Père de toutes les raisons sait mieux que nous et, s'il n'y en a pas aujourd'hui, c'est qu'il n'y en a jamais eu. Et puis, ce monde est grand et il n'y en a qu'un : le nôtre.

Elle était recroquevillée à même le sol bitumeux, parmi les épines de pins, les déchets divers ; le soleil la foudroyait. Malgré la tâche immense qui lui incombait de composer, elle était remplie d'espoir qui la rendait imperméable à toute faiblesse. Elle savait désormais exactement ce qu'elle avait à faire et alors ses yeux brillèrent un peu plus fort, comme deux allumettes qui à présent ne se briseraient plus.

Changement

Trois semaines ont passé : j'ai gardé la carte avec moi. Il y a... Ce n'est pas... possible. Clovis ? C'était mon nom, celui qu'on m'avait attribué... et aujourd'hui... Hier soir, dans la caverne... J'ai reçu un nouveau nom. Je les ai trouvés. Je n'ai pas réussi à en informer le comité du Savoir. Je n'en étais... pas capable ? Non... Elle et lui, je ne sais pas. Le Père de toutes raisons avait tort ; ou bien, c'est moi qui avais tort ?

Et s'il a tort sur les étoiles — que j'ai vu, que j'ai vu — alors, s'il a tort ici, n'aurait-il pas tort sur le reste ? Le monde n'est pas si grand et... peut-être... non... Oui, peut-être qu'il ne nous appartient pas. Peut-être, même, qu'il n'y en a pas qu'un seul.

Qui sait ?

Le ciel

Elle regardait à l'horizon. La chose l'accompagnait. Elle se demandait quelle allait être leur réaction. Elle ne savait pas encore comment introduire le sujet. Un sujet ? Non, un pont.

La chose s'apprêtait à devenir autre. Une vaste entreprise allait s'affairer à en faire le tour, la peser, l'aimer, la rejeter, la consolider, l'abattre pour la reconstruire et enfin s'endormir à ses côtés, la regarder des heures sans la comprendre, l'oublier, la retrouver. Pour l'instant, elle demeurait innommable mais un fait était certain. Elle allait, pour un temps, prendre une forme et porter un nom.

Leila se mit en route pour redescendre dans la ville où elle avait grandi. Elle descendait du plateau où durant toute son enfance on lui avait défendu d'aller. Son grand-père lui avait dit que les gens qui s'aventuraient de l'autre côté ne revenaient jamais. Elle comprenait désormais le sens premier de ce message. Ce n'était plus elle qui revenait.

Quelque chose avait bougé. Dans ses yeux brillait une lumière douce, apaisée.

On aurait pu croire que cette lueur bleutée la guidait mais ça aurait été trop simple. Non, c'était bien plus que cela.

Elle avait aperçu le ciel.

Un ciel magnifique.

Elle avait envie de le crier sur tous les toits.

Il existe, IL EST BEAU !

De nouveau, l'étreinte

Tu sais que j'ai longtemps pensé que ça ne serait plus possible, tu sais cette douceur, nos étreintes.

Tu me caresses la joue et moi j'y laisse couler des larmes qui roulent jusqu'à mon sourire. Quelque part je n'y crois pas, c'est là que la réalité me revient à pleine lèvre quand tu me tombes dessus.

C'est là que je lève les yeux au ciel et que cette fois ce n'est pas d'agacement, mais parce que j'ai besoin de me dire qu'enfin et de me dire que c'est beau. Là je sens quand j'inspire et j'expire quelque chose de fou qui circule tout du long de ma trachée pour se diffuser dans tout mon corps. Ça danse en moi quand je te rends tes baisers, et quand nos corps s'épanouissent dans la forme de l'un de l'autre, j'y crois à demain qui chante.

Je ne suis pas si naïf même si un peu amoureux, mais j'sais pas quelque chose a changé et quand tu souffles ton désir à mon oreille j'ai envie de communier avec toi cet espoir.

Ça gazouille dans l'ciel

— Papa ! Papa ! Ça gazouille dans l'ciel, ça gribouillonne !!

Depuis que le ciel avait été découvert les surprises étaient enchaînées. D'abord il y avait eu l'émerveillement puis ça avait été l'impulsion, la preuve du mensonge. Quelque part on n'attendait que ça, quelque part les gens étaient prêts depuis toujours à être autonomes, ils l'avaient toujours été.

C'est peut-être simplement par la croyance que le pouvoir persistait. Quand le ciel fût dévoilé, alors il s'effondra. Non sans peine, il avait de solides arguments : les infrastructures, la paperasse administrative, les drapeaux, les sigles, les armes et la monnaie.

D'abord il y eut des affrontements, des morts, des explosions, une confrontation frontale, mais ensuite tout devint bien plus calme. Tout le monde s'était implicitement accordé pour agir en niant l'existence du pouvoir. Désormais on l'ignorait royalement, si on s'en prenait à ceux qui agissaient en son nom, c'était à titre individuel pour leur action non pas en tant que représentant du pouvoir, si bien que chacune et chacun était libre de quitter les postes qu'ils avaient pu occuper. Le pouvoir isolé se déperissait, personne ne lisait ses lettres, on sabotait ses interfaces, on ne payait pas ses taxes, on ne reconnaissait ni son nom ni son drapeau. Les banques trouées de toutes parts prenaient l'eau et les rats quittaient le navire.

Parallèlement de nouvelles croyances avaient émergé : des groupes, des organisations, des amicales, des constellations. Elles avaient leurs tâches, leurs travaux, leurs entraides, leurs enfants, leurs langages et leur architecture nouvelle. Sous les étoiles poussaient les champs et les villages.

La société avait changé, si vite et sans la catastrophe annoncée, sans le cataclysme prévu par le pouvoir qui avait craint sans pouvoir croire à un monde sans lui. La seconde surprise était venue du ciel : alors qu'on l'imaginait d'abord calme et immobile. La nuit étoilée s'était révélée tourbillonnante, gribouillonnante et gazouilleuse.

Personne sur terre ne s'attendait à un ciel qui s'épiderme et fleurit. Alors assez vite on s'est questionné aussi, était-ce des signaux, des messages ?

Le ciel était-il habité, était-il intentionnel ?

Et si nul ne pouvait l'affirmer, il se trémoussait et personne n'y était insensible, car à nouveau il s'emplissait d'autres

mondes, de mythes et de mystères. Et chacun, chacune levait les yeux, sans savoir jamais ce qu'il était advenu sous terre.



Tisser une carte

Elle creusait désormais avec vigueur, les poignets plongés dans le sol, le corps entier mû par la variation d'un geste chorégraphié, jamais tout à fait identiques, mais d'un thème semblable s'accordant en contreponts, fugues, mouvements symphoniques.

Elle se révélait à elle-même dans cette constante nouveauté qui permettait une répétition possible, sans fatigue. Ce n'était toujours pas le ciel que le vieux lui avait légué, c'en était un autre, à la lumière plus jeune : les constellations s'allumaient sous le poids des triolets joués par ses phalanges, les idées s'étendaient de mesure en mesure avec l'onde d'excitation qui emplissait sa chair.

Progressivement, la chorégraphie s'épaississait de sens et les gestes s'aggloméraient. La réponse était à tracer, se découvrait par le tracé nouveau, par le langage nouveau : c'était à elle désormais de s'emparer de deux allumettes et d'un morceau de charbon, et à elle encore de s'escrimer à produire un sens nouveau, à chercher encore comment agencer ces mots de rien, sans perdre espoir, et tisser une carte, un dieu-langage. Le Dieu prendrait la forme de ce qui se trouverait sous ses mains : un débris d'une pioche de mineur, un bout de ferraille quelconque, trois gravillons.

Sous sa frénésie, les allumettes se brisèrent ; sans qu'elle prît peur, la carte se tacha : il y avait certes un vertige profond à se trouver devant la feuille blanche, devant l'espace sans balise, l'horizon au-delà duquel on n'apercevait aucune terre, et sans nul doute une angoisse à déployer devant soi des espaces neufs sur lesquels elle avait si souvent trébuché. Pourtant elle chantait à présent sans effort avec son corps : et si vivre, finalement, ce n'était justement que refuser cette impossibilité-là.

Cet ensemble de textes a été écrit à plusieurs mains dans le cadre de l'exposition collective « Alors, j'irai creuser là autour » portée par l'association Gamut en juin 2025 à l'Orangerie du Parc de la Tête d'Or à Lyon. Ce récit elliptique est une conversation avec les œuvres de l'exposition.

Le vieux

Étienne Faivre & Lucas Zambon

Le monde est un parking

Clément Turco

Hypothèse

Lucas Zambon

La Carte

Étienne Faivre

Le Fantôme

Étienne Faivre, Sirine Majdi-Vichot,
Clément Turco & Lucas Zambon

Un ailleurs où ses rêves pourraient trouver refuge
Étienne Faivre

Le langage est une trahison du réel

Étienne Faivre & Lucas Zambon

Une chose aussi grandiose que les étoiles

Étienne Faivre, Sirine Majdi-Vichot,
Clément Turco & Lucas Zambon

Naviguer à vue dans l'immensité

Étienne Faivre

Alors j'irai creuser là autour

Lucas Zambon

Le crédo

Éric Vincent

Le bourdon

Étienne Faivre

Comme si

Étienne Faivre, Sirine Majdi-Vichot,
Clément Turco & Lucas Zambon

Action

Lucas Zambon

Celles et ceux qui pourraient les comprendre I et II

Étienne Faivre, Sirine Majdi-Vichot,
Clément Turco & Lucas Zambon

L'enquête

Éric Vincent

Elles ne se briseraient plus

Étienne Faivre & Clément Turco

Changement

Éric Vincent

De nouveau l'étreinte

Lucas Zambon

Ça gazouille dans le ciel

Lucas Zambon

Tisser une carte

Clément Turco



Tirage risographique de 75 exemplaires
à Toner Toner en 2025

Design Graphique : Gaëtan Thirion
Typographies : Bookish Regular & Italic